



Pas simple de s'aimer au Liban
Le mariage civil est interdit, dans un pays dominé par la religion. Ce qui peut briser les nombreux couples « mixtes », de confessions différentes. **PAGE 7**

En Corée du Nord, le cinéma est une arme
Le 7^e art, très populaire dans ce pays fermé, est aussi un outil de propagande que le régime nord-coréen surveille de près. **Reportage. PAGE 3**



Cannabis : nocif, oui mais...
Selon le psychiatre Amine Benyamina, la consommation des adultes n'est pas si grave. C'est tout le contraire pour les enfants et adolescents. **PAGE 6**

Voyage sur la planète Starck

MÉLINA GAZSI

Philippe Starck est l'un des rares designers français, sinon le seul, qui soit connu dans le monde entier. Pas seulement par les gens du métier. Il dit, sans fausse modestie, recevoir chaque mois près de deux cents sollicitations pour un entretien, une proposition d'exposition, un livre, une conférence... et qu'il les ignore quasiment toutes. En trente ans d'activité, avec plus de dix mille créations au compteur – il dessine au moins trois objets par jour –, il est le designer le plus prolifique et le plus protéiforme. A la fin de l'année 2012, il a ajouté un livre à son œuvre, intitulé *Impression d'ailleurs*. Qui surprend. Pas de photographies. Pas de dessins. Pas de révélations non plus sur le designer et la façon dont il conçoit les choses et dessine.

Et pourtant, l'éventail des créations griffées Starck forme un vrai inventaire à la Prévert : cafés, hôtels, bateaux, port, clubs, musées, brosses à dents, vélos, luminaires, miroirs, meubles... Mais il n'a pas envie d'entrer dans l'exercice du making of. Il ne veut pas plus évoquer une année 2012 riche d'une bonne trentaine d'objets, et par ailleurs marquée par le dixième anniversaire du fauteuil Louis Ghost, édité par Kartell, un succès ininterrompu. Il n'évoquera pas le conflit financier qui l'oppose aux héritiers de Steve Jobs, décédé en 2011. Starck a en effet dessiné le yacht blanc et minimaliste du fondateur d'Apple, baptisé *Venus*, qui

L'éventail de ses créations forme un inventaire à la Prévert : cafés, vélos, musées, meubles

mesure près de 70 mètres de long et qui est contrôlé par sept ordinateurs iMac alignés dans le poste de pilotage. Le designer a un temps voulu faire saisir le bateau, aujourd'hui à flot, en raison d'un différend sur les honoraires.

Si Starck est un visionnaire, ce n'est pas seulement parce qu'il est le premier, avec le Café Costes, qui a été inauguré en 1984 au cœur de Paris, à avoir inventé un lieu où l'on se sent enfin à l'aise jusque dans les toilettes. Sa chaise en plastique transparent est aussi la plus vendue au monde : plus de 1,5 million d'exemplaires. Il a dessiné en 2010 la Freebox (de Free, dont le fondateur, Xavier Niel, est actionnaire du *Monde*), qui reste un objet compact, élégant et efficace.

Le restaurant Ma cocotte, aux puces de Clignancourt, à Saint-Ouen, dont il a réalisé l'architecture intérieure et extérieure, fait un tabac. On en a tant parlé qu'il n'en revient pas : « Une sorte de folie, même mondiale, j'ai l'impression de n'avoir fait que cela durant toute ma vie », confie-t-il. Quant au Zik, le tout nouveau casque de pointe de Parrot, la firme française leader mondial des périphériques sans fil pour téléphones mobiles, les deux chanteuses Carla Bruni et Beth Ditto en vantent assez l'élégance et la prouesse sur les affiches publicitaires.

Citons aussi ses créations pour des marques prestigieuses, notamment la table Cristal Supper, pour Baccarat, ainsi que des chaises pour de nombreux éditeurs tels Emeco, Magis ou Driade. Ou encore Pibal, le vélotrottinette assemblé et commercialisé par Peugeot pour la ville de Bordeaux, ou la voiture électrique V+ pour Volteis, lauréate du prix du public lors du dernier Salon 1.618 (Salon du luxe durable) en avril 2012.

On attend aujourd'hui le prochain passe Navigo, de couleur mi-parme mi-argent, qui sera mis en circulation cette année pour les transports en Ile-de-France. Il a créé gracieusement cet objet du quotidien, qu'il a « seulement cherché à rendre élégant, à la fois par le design, le geste, à le parler de noblesse, avec l'espoir que cela anoblisse les gens qui vont s'en servir ». Le prochain projet ? Une maison préfabriquée écologique. « C'est le seul intérêt de ce métier de croire qu'il peut influencer sinon changer la vie. » Il finalise aussi un véhicule géré de façon révolutionnaire. Starck précise : « Un deux-roues pour que les jeunes puissent retrouver cet outil de la liberté, car aujourd'hui, pour avoir un scooter, c'est tellement cher... »

Philippe Starck est peut-être cet artiste qui procéderait du démiurge, comme l'af-

firme Michel Onfray dans *Ecrits sur Starck*, un ouvrage publié en 2003 à l'occasion d'une exposition qui a eu lieu au Centre Pompidou, à Paris. Démiurge ? Le mot lui sied. Pas seulement parce qu'il crée intensément. Mais aussi parce que l'étymologie grecque du mot fait référence à l'artisan. Un métier qu'il revendique, plus que celui d'artiste. Un mot, une idée et une réalité qu'il aime.

Pour comprendre Philippe Starck, le moteur de sa création, il faut déserrer la table à dessin et entrer dans son cerveau. L'écouter parler. Observer comment il fonctionne, multipliant les ellipses, sensations, sentiments, les références à l'inconscient. Lui faire décrire ses nuits et son sommeil. Son rapport à l'autre et à la société. Evoquer sa journée type. Le faire parler de

son père, André Starck, ingénieur-inventeur-dessinateur d'avions. Aborder ses peurs aussi, qui l'auraient poussé, par « faiblesse ou facilité », vers le design : « Si je n'avais pas eu peur, si j'avais eu confiance en moi, si je n'avais pas voulu me rassurer, je n'aurais pas fait de petits dessins. »

C'est sur ce terrain-là que nous l'avons amené lors d'un long entretien (lire pages 4 et 5). Un terrain qui rejoint du reste les questions abordées dans *Impression d'ailleurs*, un livre issu d'entretiens avec Gilles Vanderpooten, directeur de la rédaction de l'ONG Reporters d'espoirs et coauteur avec Stéphane Hessel du manifeste *Engagez-vous!*, en 2011. Un livre où il est question d'utopies, de sagesse, de démocratie et de justice. De science, de création, de crise, de décroissance, d'écologie bien sûr. Et encore d'argent, de

transmission, de romantisme, d'amour, de vie et d'engagement.

Philippe Starck évoque pour *Le Monde* son univers mental, sa façon de réfléchir et de vivre. Il n'hésite pas à mettre en tension la liste de ses créations, « extraordinairement dense », avec sa vie, dont il dit qu'elle est « d'une densité inouïe ». Et si son CV fait vingt pages, il confie, dans un éclat de rire, que, s'il est « hallucinant », il s'agit d'une « anomalie mentale » qui repose sur une imagination aux « surprises fertiles ». C'est bien ce qui frappe quand on l'écoute, et c'est le plus important. Car sans ces « anomalies mentales », il n'y aurait pas tous ces objets qui habitent notre quotidien et qui forment l'univers Starck. ■

LIRE L'ENTRETIEN PAGES 4-5



Philippe Starck, à Paris, le 25 janvier.

LÉA CRESPI POUR « LE MONDE »

Le plus célèbre des designers dessine trois objets par jour. De la brosse à dents au yacht de Steve Jobs. Il en raconte peu, y compris dans un livre qu'il publie. Mieux vaut le laisser parler de son inconscient



« L'Aprilia 6.5 », aussi appelée « La Motó », 1993.

DR



La marina de Port Adriano Palma de Majorque, en Espagne, achevée en 2012.

DR

Philippe Starck: « Je vis trois ou quatre

PROPOS RECUEILLIS PAR MÉLINA GAZSI

Paris, 15 décembre 2012. Dans son studio de travail, blanc et lumineux, qui surplombe une grande place, le designer français surgit en polo et sans chichis. Il présente sa femme, Jasmine, et demande, d'emblée, ce qu'il peut faire pour vous. Ce n'est pas une posture. Pour lui, l'important, dans le design comme en amour, est de faire une place à l'autre. Il est drôle, disponible et gentilhomme. La voix est douce, parfois rompue par un éclat de rire. Il n'aime pas parler mais il a beaucoup à dire. Après plus de deux heures d'entretien, il doit filer en scooter à un rendez-vous. Et lâche : « Pour une fois que c'est intéressant... » Morceaux choisis.

« Chaque nuit, quand je dors, je pars au travail »

« Il y a deux journées, la bonne et la mauvaise. La bonne, c'est quand je me suis couché tôt la veille. Vers une heure du matin. Parce que quand je dors, il se passe énormément de choses. Chaque nuit, après avoir fini de lire, je pars au travail. Je dis à ma femme : "Je vais au boulot". La nuit, c'est presque affreux, je vis ma vraie vie, je visite des mondes, je vis des situations, je sens des odeurs, je vois des choses qui n'existent pas et dont on n'a aucune indication dans notre monde. Toutes les nuits, je pars ailleurs, dans des rêves intenses. Parfois, au réveil, je me dis que c'est beau, mais j'ai oublié que ce sont des rêves. Et pourtant, cela ne me sert pas tant que ça dans mon travail. Sauf pour le bureau de François Mitterrand que j'ai conçu après l'avoir rêvé. Et au réveil, je l'ai dessiné.

Je me suis toujours dit que le jour où je parlerai de moi dans un texte, je l'appellerai "Ailleurs". Parce que c'est là que je vis. A la question "où vivez-vous?", je suis obligé de répondre : "Ailleurs." Je ne suis pas nulle part, ni partout, ni ici, ni là. Je suis dans un monde qui m'est propre, qu'il soit diurne ou nocturne. Le pire, c'est le nocturne. Je vais tellement ailleurs que j'en sors très souvent épuisé.

Je me lève tôt. Je me prépare. C'est d'abord l'épisode de la toilette. Un cérémonial. C'est un peu la préparation du roi. Tout est à sa place, tout est fait avec une grande méthode, avec une organisation précise pour la musique présélectionnée. Je mets le casque Zik, que j'ai créé pour la firme Parrot, et je me brosse les dents, etc., tout en écoutant le programme musical que j'ai composé. Si ma musique n'est pas bonne, je vais me recoucher. Programmer la bonne musique est indispensable pour la qualité de mes projets. Je suis obsédé par la musique. Si la musique me va, je suis prêt à travailler. Je ne travaille pas beaucoup à Paris. Je travaille beaucoup ailleurs. A Venise, par exemple, ou sur des bateaux, dans très peu d'espace. J'ai juste besoin d'une table, de mon bloc de calque, de mon crayon, toujours le même, et aussi de ma musique.

A 13 heures, je suis épuisé, je prends un repas bio diététique rapide, sauf quand je ne peux pas parce que je suis en voyage. Puis c'est la sieste, qui se passe toujours entre dodo, sieste crapuleuse et travail. Après, je retourne à ma table pour travailler sur ce que ma sieste a produit. De 15 heures ou 16 heures jusqu'à 18 heures ou 19 heures. A 20 heures, on prend un bateau ou le scooter. On habite souvent sur un

« Impression d'ailleurs » est le titre du livre que Philippe Starck publie. C'est aussi la sensation que l'on garde à la lecture de cet entretien au « Monde ».

Le designer raconte son univers, les lieux où il dessine, sa vie ritualisée à l'extrême, le rôle central du sommeil dans sa créativité. Derrière la multitude des objets produits ou des projets portés, il y a une pensée totale qui se veut cohérente. Son ambition : dessiner un autre monde



Lampe de table Archimoon Soft, 1998, éditée par Flos.

DR



La carte de transport en Ile-de-France Navigo qui devrait être mise en circulation cette année.

DR

bateau ou alors on n'est jamais loin d'un bateau, même à Paris. Et l'on va boire l'apéro quelque part. Bio, bien entendu.

La mauvaise journée, c'est une journée de communication. Quand je dois recevoir un journaliste, des partenaires ou animer la réunion avec les équipes. Et là, de 9 heures à 22 heures, cela n'arrête pas, avec un rendez-vous toutes les vingt minutes. Et comme je suis le goulot d'étranglement de ma boîte, car je ne délègue rien, je dois prendre des décisions très importantes avec des gens qui investissent des sommes très importantes. Quand il y a un partenaire agréable, il arrive que je fasse le projet immédiatement, sur ma table. C'est arrivé la semaine dernière. J'ai dessiné en temps réel vingt ou trente croquis. Mon client m'a dit merci : "Avec ça, je peux travailler jusqu'à 2016."

« Chaque chose que je crée doit parler d'autre chose »

Designer, je le suis par facilité et par faiblesse. Je me suis laissé choisir par le design. J'ai toujours eu la conscience et l'inconscience de comprendre que ce n'était pas grand-chose, et donc qu'il fallait que j'augmente l'épaisseur des choses. Je veux dessiner un autre monde – comme tout le monde, non? Chaque chose que je crée doit parler d'autre chose. Ne fût-ce qu'une brosse à dents, il faut qu'elle mérite d'exister par une autre dimension que celle d'être une brosse à dents, qu'elle parle de poésie, d'humour, de sexe, de politique... Qu'elle porte en elle une vision comme le bionisme [pour Philippe Starck, « le bionisme, c'est s'inspirer de l'organe pour créer des technologies mieux adaptées à l'humain »], la dématérialisation, la démocratisation, la libération. Et ma production est, je crois, lisible et cohérente, malgré sa quantité, malgré aussi la différence d'échelle incroyable qu'il y a à entre faire une fusée, un astro-

port avec Virgin Galactic [la compagnie de tourisme spatial du milliardaire Richard Branson], un cure-dent, du riz complet, une huile biologique...

Mon père, André Starck, créait des avions, mais inventait aussi beaucoup d'autres choses. Nombreuses sont ses inventions dont on se sert tous les jours, comme le tube de rouge à lèvres, les revêtements antidérapants – une inclusion de billes de verre dans une résine pour ne pas dérapier en bateau. Il inventait beaucoup mais ne déposait pas les brevets.

J'ai beaucoup critiqué les enfants qui reprennent l'affaire du père, pharmacie, usine ou atelier... Et finalement, même si pour moi cela s'est moins vu, j'ai fait la même chose et c'est un petit peu triste, car j'ai régressé. Je n'exagère pas car il est incroyablement plus difficile de fabriquer un avion et de le faire voler que d'inventer une chaise et de s'asseoir dessus. Donc normalement, le devoir de l'enfant, c'est de faire mieux que les parents. Et moi, non content de ne pas inventer autre chose, j'ai repris le petit commerce familial qui s'appelle l'imagination et au lieu de partir de la plate-forme de l'aéronautique qui aurait dû m'emmener dans les hautes sphères, je suis redescendu sur terre pour faire des choses faciles. Je ne l'ai pas fait avec facilité, mais j'ai fait des choses faciles.

« Je suis Obélix et maréchal-ferrant »

J'ai toujours dessiné, j'ai toujours su dessiner. Mais artiste, non, je n'en suis pas un. C'est une faiblesse de vocabulaire. Beaucoup de gens croient qu'un créateur est toujours un artiste. Ce n'est pas le cas du tout. L'artiste, c'est une étiquette dans le système bourgeois de description d'une activité, comme la description de l'activité de plombier, comptable, électricien... Cela ne veut pas dire que l'on soit créatif. Le sens de notre vie, c'est la créativité qui



Brosses à dents créées pour Fluocaril, 1989.

DR



Le yacht baptisé « Vénus », conçu en 2011 pour Steve Jobs, le fondateur d'Apple.

DR



Chaise Louis Ghost, 2002, éditée par Kartell.

DR

fois une vie normale au minimum »



s'exprime dans tout. Il y a donc des artistes créatifs et d'autres qui ne le sont pas, et des plombiers qui sont parfois plus créatifs que des artistes.

Par habitude de langage, dès que l'on dit qu'une personne est créative, on l'appelle artiste. Si j'étais artiste, ce serait indiqué sur le bottin mondain et je l'aurais écrit sur ma carte de visite. Mais autant je refuse l'idée d'être un artiste, autant, avec le temps, j'ai compris que mes structures de fonctionnement essentielles servaient finalement la poésie au sens large, que c'était une de mes raisons d'exister.

J'aime bien l'idée de l'artisan. Je suis Obélix et maréchal-ferrant. Je suis seul avec un cerveau prolongé par un bras, un crayon-toujours le même – et une feuille de papier, et je fais mon boulot. En plus, je vais faire rigoler mais je ne connais pas mon alphabet si je ne commence pas par « A », et je ne sais pas bien compter non plus. Je n'en ai même aucune idée. Demain, si on me dit "Ta vie est en danger si tu ne me calcules pas 72 divisé par 7", je suis mort. Cela me met à l'abri du business.

Si je n'étais pas designer, je serais sans doute plutôt philosophe, chef politique, peut-être. Quand j'ai fait le catalogue *Good Goods* de non-produits pour non-consommateurs du futur marché moral, en 1993 ou 1995, c'était d'ailleurs plutôt un pamphlet. J'écrivais que l'important n'était pas d'acheter les produits de ce catalogue mais de le lire. On s'est beaucoup moqué de moi mais cela a eu un succès incroyable : il y a eu tellement d'adhésions et de courriers qu'un grand groupe de communication m'a suggéré de créer un parti politique. Mais ce n'est pas dans ma forme d'esprit.

« Il faut m'imaginer comme l'enfant sauvage »

Je ne suis pas naturellement fait pour le conflit, le combat. Je ne suis pas non plus

dans la provoc. Pas du tout. Je suis dans le remplacement. On propose un objet. Si c'est juste, cela fonctionne et l'autre disparaît. Mais il s'agit d'une stratégie naturelle. C'est assez jubilatoire d'enlever le tapis sous les pieds de quelqu'un sans qu'il s'en aperçoive, avec élégance et humour. Pourquoi j'irais perdre du temps à provoquer quand je peux inventer un outil qui fonctionne, élégant et rigolo. Et pourtant, je ne suis pas très drôle – je suis plutôt du genre "vieux", mais j'aime bien que cela soit drôle et élégant et que cela ait du style. Il faut du style et de l'élégance dans l'action, et aussi de l'humour. C'est fondamental. Comment croyez-vous que vieux, pas très drôle, gros et boutonneux, j'aie pu épouser une femme belle comme la mienne ?

Je vis tellement en dehors de tout que je ne connais pas les règles. Il faut m'imaginer comme l'enfant sauvage, un gosse à poil, à quatre pattes, qui court dans la boue, dans la forêt. Je n'ai aucun contact avec la société, je n'ai aucune structure sociale, je n'ai jamais compris ses fonctionnements, je me suis construit mes structures, mes règles, mon éthique, que je respecte avec rigueur, mais je ne sais pas ce que c'est la vie des gens, même si cela peut sembler bizarre pour quelqu'un qui a passé quarante ans à créer des objets de la vie quotidienne.

Dès la création de notre studio, on a mis en place une charte éthique. On a décidé que l'on ne travaillerait jamais pour des armes, des confessions religieuses, des jeux, de l'argent pas propre, ni pour les firmes de tabac. Et nous sommes toujours en train de travailler sur la décroissance...

La décroissance, cela fait un moment que j'y réfléchis. Il n'y a pas très longtemps, nous étions 70 dans le studio, avec des superbes bureaux, très chers et tout, puis on a tout recommencé à 6. Cela n'a pas duré car on est aujourd'hui une vingtaine, mais la direction, c'est de décroître, à l'image de la société. En physique, c'est toujours un volume qui décroît et la densité qui augmente et j'essaie de faire de même. Je décrois volontairement et augmente ma densité. Même si nous, dans notre studio, nous ne sommes pas victimes de la crise, on est même indestructibles. Plus solide que nous, ce n'est pas possible...

Dans un livre, en 1996, j'ai dit que j'arrêtais dans deux ans. J'avais prévu d'arrêter à l'âge de 50 ans. J'étais sur un projet décisif qui devait se signer en 2001, qui me permettait de ne plus travailler. On devait signer le 10 septembre 2001, mais un défaut technique a repoussé la signature au lendemain. Le lendemain, il n'y avait plus personne. Le 11-Septembre avait tout chamboulé.

Si je n'avais pas eu peur, je n'aurais pas fait de petits dessins. J'aurais fait un métier qui me corresponde plus et qui aurait correspondu aux besoins de la société. Pouvoir agir directement, avoir une action directe sur la civilisation. Avec trois axes : servir l'Etat, la science et la musique, en se servant de l'inconscient. Par ces trois secteurs, on peut changer le monde. Les designers n'ont jamais changé le monde.

« Je suis une ANPE privée qui fonctionne à plein régime »

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le design, c'est notre vie d'espèce dite "humaine". Notre travail permanent de progrès, d'évolution et de mutation. Je suis un homme de gauche et c'est normal que ces thèmes-là m'intéressent.

À LIRE
« IMPRESSION D'AILLEURS »
de Philippe Starck,
avec Gilles Vanderpooten
(Editions de l'Aube,
240 p., 14 €).

« PHILIPPE STARCK. L'ARCHITECTURE »
de Franco Bertoni
(Mardaga,
coll. « Architecture
+ Urbanisme », 1995).

« STARCK »
de Christine Colin
(Mardaga,
coll. « Architecture
+ Urbanisme », 1989).

« PHILIPPE STARCK. SUBVERCHIC DESIGN »
de Fay Sweet
(Watson-Guption
Publications,
en anglais, 1999).

« LE CAS PHILIPPE STARCK OU DE LA CONSTRUCTION DE LA NOTORIÉTÉ »
Christine Bauer
(L'Harmattan, 2001).

« ÉCRITS SUR STARCK »
Ouvrage collectif
(Editions du Centre
Georges-Pompidou, 2003).

À VOIR
« STARCK CONTRE STARCK »
Documentaire
de Vassili Silovic
de 52 minutes
(France 5 éditions,
coll. « Empreintes »).

Ci-dessus, tabouret
Vitra W.W., 1990.

DR

En haut, à droite,
casque Zik Parrot,
2012.

DR

On me reproche souvent d'être de gauche. J'ai même des amis qui n'arrivent pas à y croire. M'attaquer car je ne peux pas être de gauche parce que je gagne de l'argent, c'est n'importe quoi. Ma position est extrêmement basique : la gauche, c'est l'humanisme et l'altruisme. La droite, c'est l'égoïsme, et moi, je pense que je suis toujours plus altruiste qu'égoïste. Je suis peut-être égoïste. Mais altruiste aussi. Je fais vivre de nombreuses personnes. D'abord dans le studio Starck, mais aussi dans un tas de métiers qui travaillent avec le studio. Je suis une ANPE privée qui emploie et fonctionne à plein régime.

J'ai une éthique. Tout cachet, tout argent gagné hors de mon champ professionnel stricto sensu est reversé à des associations, comme La Source, de l'artiste Gérard Garouste. Car je ne gagne de l'argent que par mon travail. Tout ce qui est à côté est reversé. Je n'ai rien contre les gens qui font des affaires, mais moi je ne sais pas. Chez nous, l'argent ne doit jamais rien rapporter.

L'argent que je gagne, je n'en ai pas d'idée, et ce n'est pas parce j'en ai perdu la mesure – je ne l'ai jamais eue. Au début de ma carrière, j'étais tellement loin de l'idée de l'argent que je ne me faisais pas payer. Maintenant, j'ai compris que c'était excessif. Mais gagner de l'argent ne m'empêche pas de m'intéresser aux autres. Savoir par exemple que, pour les scooters et autres, les primes d'assurance que les jeunes doivent payer sont tellement chères qu'ils ne pourront bientôt plus en posséder me permet de chercher comment on pourrait faire pour réaliser des scooters plus accessibles.

J'ai dessinée une collection de lampes très controversée, *Gun* [éditée par Flos en 2005, dont le pied est un fusil ou un revolver, le tout en or ; et l'abat-jour noir, symbolisant l'argent, la guerre et la mort]. Dans un texte qui présentait la collection, je plaignais Mikhaïl Kalachnikov qui se plaignait lui-même de ne pas avoir eu de royalties. Evidemment, dans ce texte, je joue au con, en me lamentant sur le sort du monsieur. "Oh ! Le pauvre garçon, il a fait une arme, en vérité la plus grosse machine à tuer, et il n'a rien touché comme royalties !" Alors, je voulais lui verser ses premiers dividendes avec l'argent que me rapporteraient mes lampes. Et paf, il est mort juste avant. Alors, j'ai reversé l'argent à l'ONG Terre des hommes.

« Ma vie est d'une densité inouïe »

Ce livre que je viens de publier, *Impression d'ailleurs*, je l'ai commencé à reculer, dans la mesure où, par les hasards de la génétique, je suis extraordinairement pudique, secret, et l'idée de parler en général ne me séduit pas, et surtout de parler de moi et de ce que je fais. Dans la mesure aussi où, comme dit Lacan, "Le dit tue", je préfère faire que dire. De plus, j'ai fait tant de choses que l'on m'attend au tournant à chacune de mes créations. Les gens attendent

toujours que je sorte un lapin de mon chapeau. Ils attendent des "surprises fertiles" avec lesquelles ils peuvent m'aimer ou me détester.

Je suis beaucoup trop aimé. Il y a des gens, et ce ne sont pas des amis, qui me demandent par exemple d'être le témoin à leur mariage. C'est hallucinant. Si je n'étais pas contre toute forme de religion, je pourrais créer une Eglise avec ces fans. Mais je me ferais aussi rudement dessouder, car il y a autant de gens qui me détestent, à un point viscéral.

L'important, c'est le devoir de transmettre. Tant que j'avais un peu l'impression que, par hasard ou par nécessité, ma vie était d'une densité inouïe, je me suis dit que cela valait peut-être la peine de le raconter. Car j'ai une vie mentale extrêmement tendue, justement à cause du travail permanent que je fais sur moi-même et surtout de la réflexion en général. Je vis pratiquement trois ou quatre fois une vie normale au minimum.

Cela provoque quand même des rencontres, des mises en tension, avec des situations qui peuvent être intéressantes, quand on en fait la synthèse. Je suis un homme de synthèse, d'organisation des idées, un homme de groupes, de sous-groupes, de statistiques au sens large, et je suis capable d'à peu près comprendre ce qui relie tous les actes les uns aux autres, et d'avoir quelques idées sur l'avenir.

On croit que je suis formidablement rapide, mais pas du tout, je suis extraordinairement lent. Ce que je secrète comme projet incube au moins cinq ans et parfois, comme avec ce livre, des décennies, peut-être quarante ans. Ce livre est un abécédaire, enfin une sorte d'abécédaire. C'est une idée de Gilles [Gilles Vanderpooten]. J'ai accepté les mots qu'il me proposait, même si j'y suis allé à reculons. Ce n'est pas parce que je fais avec succès une brosse à dents que je suis capable de faire un livre. La seule bagarre avec Gilles et ma femme, Jasmine, qui m'a accompagné dans ce projet, c'est que je désirais orienter mes réponses vers le plus d'abstraction, alors que tous deux souhaitaient que je conduise mes réflexions au plus près du concret, de ma vie et de mon travail. Le hic, c'est que ma vie, mon travail, je m'en fous.

Ce livre, je l'ai fait parce que vis une vie étrange. Je suis un mecaustère, demandez à ma femme. Je n'ai aucune mémoire mais j'ai une grande densité. Ce qui m'a toujours fasciné, c'est le carottage, quand les géologues font remonter de l'intérieur de la terre des couches, des éléments denses dont ils cherchent la composition et la provenance.

Je me suis lancé dans l'aventure de ce livre comme si je me forais et que l'on y puisait des morceaux de ma densité. La mécanique quantitative me passionne. On n'est que l'addition de toutes les possibilités de ce que nous aurions pu être. Bien sûr, j'ai voulu parler de tout, sauf du design. Dans ce monde, il y a un pourcentage de sourds et d'aveugles, et mon livre, c'est comme lorsqu'on va voir une exposition de Warhol. On est sûr d'y trouver une boîte de soupe. Et on y trouve autre chose. ■

► Lire aussi sur Lemonde.fr

le complément de l'interview
« Un samedi avec Philippe Starck ».

MÉLINA GAZSI